Bastian

Textes lus dans le cadre des soirées poétiques des ‘‘ Mardis de la Treille ’’

2001-2004 Lille

Écrire comme l'on respire

c'est facile à dire
Le temps désespère dans les repaires de brigadier chef
Le menu larcin se fait rare
dans les églises
peu d'orthodoxes
l'homme résiste ou il pleut.
Les nouvelles mon frère, les nouvelles
tronquées dans un cône
pochette surprise acide
Ah cette brume encornée
Cocu de l'in déformation
À qui réussit les guerres ?
Pas de pétrole Anne
Pas d'idée Gégé
Ouvrons le journal à la rubrique faire un feu
La porte de mon voisin est plus petite que le jardin de ma tante
La besace si lourde au miséreux
La misère pittoresque (voir la page en quadri)
Celle de la publicité a droite de l'article
L'article a combien le signe ?
Je compte mes mots
Je murmure l'impossible
Croire encore en l'homme et oublier ses dieux

Jeux.

L’enfant jouait avec des cubes,
Des petits bouts de cartons
Avec des animaux en plastiques
Jouait à monter sur les chaises
Au marchand de fruits et légumes
Avec une patinette en bois
Un train en fer blanc peint de couleurs vives

Avec ses mains ses pieds
Parfois il ne jouait plus
S’asseyait sur son cul et
Longuement restait là à fixer
Les parois fissurées

À ces jeux l’enfant grandit
Abandonnant pinceaux cerceaux
À ses oreilles sifflaient des mots de haine

À présent il courait dans les ruelles
Pan ! pan ! tiens t’es mort
Tenant dans ses mains la pale copie en bois d’un revolver
……Dans le lointain sifflaient les balles de haine
À ces jeux l’enfant grandit.
Hier encore il jouait à la bombe.

Les Vacances

C’est fini

Fermer les yeux sur les pavés gris,

s’y tordre les chevilles en rêvant d’herbes grasses,
pivoter le cou, chercher un coin de ciel bleu.
Les cahiers neuf ne changeront rien, nous les commencerons toujours avec application.
Le monde s’ébroue dans les contradictions, nous reprenons nos places où nous les avons laissées quand nous les retrouvons…
Mais cela n’arrive qu’aux autres…
J’ai ce matin vu sur le parvis d’une banque dite populaire
un homme assis vêtu d’un costume gris,
un trait d’union blanc entre le pli de son pantalon et les chaussures noire bien cirées
Une main tendue, le regard baissé,
Un chien dormait à ses cotés.
Lâchement je suis passé.
Tout au long de la journée j’ai songé à cette silhouette découpée,
J’ai construit mille histoires grises et invisibles
Le soir en repassant j’ai glissé discrètement une pièce dans la paume de l’homme toujours assis
Avec en tête un merci-pour la rage de vivre-
Et l’envie de ne rester assis

11 septembre 2001

Dans les décombres de la vie
Un homme attend la fin de sa journée
Avant même de l'avoir commencée
Pendant huit heures
Il comptera des chiffres
Et quelques lettres
Puis s'en ira
La tête vide de multiplications
Retrouver ses tiroirs
Aux lettres jaunies
En pensant à tous ces avions

Qu'il n'aura pas pris.

Mettre en place, à leur place les choses à faire d'urgence !

Sortir le nez de l'ordinateur qui est un faux camarade.
Le mettre à la rue(le nez), et respirer l'air du jour, ça clarifie les neurones et met à jour les applications.
En cas de problème, ré initier toutes les commandes avant le disque dur, ce qui serait fatal pour les données.
Vérifier les conflits d'extension et passer sur le trottoir d'en face
en regardant bien à gauche, en France.
Ne pas se soucier du flot de bogues urbains, bien sauver sa peau, mettre les mains dans les poches, se sentir léger, passer entre les virus sans avoir à vider la poubelle, ne pas se cogner dans les balises.
Passer devant les menus sans avoir l'eau à la bouche, et constater qu'au fond des poches,
il n'y a que ses doigts.
Se connecter sur la souris d'en face, retraverser en prenant gare au bus, la vie est dangereuse, vraiment, puis évaluer le volume externe, et se détourner avec application, à la vitesse de déconnexion, enfin, ouvrir une fenêtre sur la vie, jeter dossiers et documents, pointer un œil vif sur son amour, et double cliquer pour ouvrir.

Bonne Année.

Attention fragile
La bite ne fait pas le moine
Le châle pas le Briand
Anatole à la colle
Aristide dans son slip
Jeux de mots`Jeux d'idiots
Autour de mon écharpe blanche
Je flanche
La vérité éclabousse
T'inquiète mousse
Le capitaine est à la barre
Ce que l'espoir est au bordel
L'année prochaine ne voguera
Guerre mieux que la précédente
La réalité n'est pas virtuelle
Les camisoles électroniques
N'y changeront rien

-Alors t'es Euro ?

Ballade

Après débourrage, dressage,
des tours de manèges,des galopades
elle lui à susurré des mots doux
comme tout fourrage.
Sans cravache, en cadence
au rythmes de son indépendance,
assise en amazone,
regard tendu à l'horizon
d'une monte sur, sans éperons
elle trône sans façon
cet animal avec aplomb
pour parcourir l'hexagone
en silence et sans dérobade.

Ils arpenterons ensemble
de longs chemins sans croc-en-jambe;
puis fatigués des syllabes, des vers,
de compter les pieds sur les doigts,
de ces rencontre d'hommes sans fois,
ils rentrerons enfin.

Las de tout ces voyages
Elle le bouchonnera, le bichonnera
ce fidèle cheval de bar
...ce tabouret !

Elle

Elle passe et repasse devant eux.
Le regard se pose sur l'échine
Le dos d'abord, elle se dévisse la tête
Légèrement, comme ça près du cœur
Elle repasse encore
Tend la main et en tire doucement un à elle
Puis le repousse fermement
Ils sont plusieurs là à attendre
Un geste une caresse
Certains n'attendent qu'un regard
D'autres frémissent à son passage
Celui-ci par exemple habillé de cristal
D'autre vêtus de cuir galonné d'or
Font les Fiers avec arrogance
Toute la soirée elle repasse et repassera
Sans cesse devant eux
Ne sachant lequel choisir pour sa faim
Sa fin de soirée.
Eux bien serrés les un contre les autres
Ne diront rien, suggéreront au mieux
Par leurs couleurs pâles tendres
L'envie d'être pris
Elle n'en fera rien,
Palpera le derrière de celui-ci
Frôlera la face de son voisin
Puis finalement en sortira un du rang
Le tirera à elle avec décision
L'écartera doucement
Avec affection
Puis le dévorera enfin !

... Ce livre.

J’aurais voulu

être celui qui ne nuit
Dans l’ombre de l’arbre qui pleure,
Etre un jour sans heures
J’aurais voulu
Etre sur cette branche de l’oubli
Sans tomber du nid.
J’aurais voulu
Tirer la vie par les deux bouts,
Mais où sont les bouts ?
Ne pas effeuiller mon cœur
Aux vinaigrettes acides
Des désillusions,
Prendre le vent en croupe
Sans perdre ma cape d’enfance,
Celle qui me servait à voler vraiment.
Chanter juste et frapper fort
Aux portes du désir,
Ne jamais mentir à mes parents,
Ni à mes amis, ni à mes amours.
Pourtant, nous avons fait de beaux voyages,
Mes mensonges et moi,
Mais,
Combien de fois as-tu raconté ta vie ?
Combien de fois ai-je raconté ma vie ?
Et nous nous rencontrons aujourd’hui.
N’est-ce pas suffisant pour nous construire
Un avenir maintenant
Je n’écouterai plus Séraphine.
Je ne crois plus à ses images.
Tarot menteur,
Le chien précède le fou, vraiment.
Les tours s’écroulent
Avant que le roi n’en sorte.
La réalité vraiment.
Séraphine a vendu ses enfants
Aux bons demeurants.
JEUX ne Jeux plus de ces jeux-là.
Dire vrai aux détours d’une urgence,
Savoir de quel côté tu penches.
A l’heure du mercure,
Ne plus sombrer en mer
Par surcharge excessive dûe à la tempête.
Babord tribord
Tribut d’une rue vide-gousset,
Vide-mémoire, vide de sentiments.

Bon an,

Mal an,
Nous continuons à respirer
Notre mètre cube d'air
A la seconde
En constatant
Que rien ne change
En ce monde.
Une année chasse l'autre
Sans autre sentiment.
Les cartes postales jauniront,
Les textos laisseront la place
Aux futurs textos de même
Que les messages sur le répondeur.
Et la vie continue avec
Ses colonnes de chiens écrasés,
De bateaux éventrés, de marées immondes,
De gangrènes cérébrales,
De céréales transgéniques,
De clones et de clowns.
Le père Pinocchio et la fée bleue
Emballeront encore
Des pantins désarticulés
Que les doigts agiles des politiciens
Mouvront avec dextérité.
(c'est qu'aujourd'hui, ils ne sont plus de bois,
mais bien de chair et de sang).
Certains ont la foi,
D'autres s'en fichent.
Ce monde est déjà en friche.

Bon an,
Mal an,
Je n'ai plus mal aux dents,
Et pour cause !
J'ai mal aux tripes,
Du vent ! Du large !
Des vérités premières,
Des espaces circulaires
Pour jouer aux quatre coins
D'un monde sans passeport,
Sans salles d'attente,
Sans queue leu leu,
Ni R.M.I . R.M.A. C.A. .... en frac
Sans équivoque,
Équilibriste d'équinoxe,
Funambule en vrac,
Je rêve que je ne rêve pas,
Chimères désillusions, illusionniste en perdition, Vite, un taxi pour l'an neuf !

Jacadi

Dans le silence,
Visages masqués d'oubli.
Le temps, sablier de vie
Filtre la mort.
Rester aveugle aux images mensongères
Mille fois répétées.
Couleur de sable,
Couleur de feu,
Bistre des albums de famille
Brumes des matins irrespirables.

Charles Fourier a dit :
Nous vaincrons le monstre
Avec une légion d'enfants.
Fourier est mort.

Wilhelm Reich a dit :
Si mon histoire est juste
Elle se répandra seule.
Reich est mort.

Karl Marx a dit :
Si l'histoire se répète,
C'est pour mieux se caricaturer.
Marx est mort.

Arthur Cravan a dit :
L'amour va plus vite que la poste.
Cravan est mort.

Charles Baudelaire a dit :
Plus l'homme cultive l'art,
Moins il bande.
Baudelaire est mort.

Raymond Queneau a dit :
Quand on a vu des guerres,
Alors on commence à philosopher.
Queneau est mort.

Paul Eluard a dit :
Il y a toujours un rêve qui veille.
Eluard est mort.

André Breton a dit :
Vache du pauvre, fils du riche,
Tous deux sont mortels.
Breton est mort.

Mikhaïl Bakounine a dit :
Rien n'est aussi stupide
Que l'intelligence orgueilleuse
D'elle-même.
Bakounine est mort.

Paul Valéry a dit :
La guerre, un massacre de gens
Qui ne se connaissent pas
Au profit des gens qui se connaissent
Mais ne se massacrent pas.
Valéry est mort.

Robert Desnos a dit :
Le journal est un ogre qui tue
Ceux grâce auxquels il vit.
Desnos est mort.

Federico Garcia Lorca a dit :
La terre est probablement
Paradis perdu.
Lorca est mort.

Romain Gary a dit :
C'est pas nécessaire d'avoir
Des raisons pour avoir peur.
Gary est mort.

Fernando Pessoa a dit :
C'est l'amour qui es essentiel,
Le sexe n'est qu'un accident.
Pessoa est mort.

Pablo Picasso a dit :
Pourquoi je suis communiste ?
C'est bien simple :
Je possède un milliard
Et je veux le garder.
Picasso est mort.

Emile Zola a dit :
Des jeunes gens antisémites,
Ça existe donc encore cela ?
Il y a donc des cerveaux neufs,
Des âmes neuves
Que cet imbécile poison
A déjà déséquilibrés ?
Quelle tristesse, quelle inquiétude
Pour le vingt-et-unième siècle
Qui va s'ouvrir.
Zola est mort.

Arthur Rimbaud a dit :
Allons ! la marche, le fardeau,
Le désert, l'ennui et la colère !
Rimbaud est mort.

Aujourd'hui,
Se taire et fermer les yeux
Devant ce miroir,
Honte de l'impuissance
Devant cette puissance élaborée

Au seuil des déserts.
Face contre terre,
Sable en bouche,
Un berger est mort
Sans avoir rien à dire.

Écrire couchés sur un petit nuage rose,

écrire en alexandrins, en prose
en langueur, en longueur en vers et contre tout
les vérités ordinaires parfois moroses
quitte à passer pour un fou
effleurer du pied sa voisine
Chanter ensemble des comptines,
susurrer des mots d'amour
Jusqu'à la tombée du jour
Puis rêver d'un monde unique
Sans préservatifs ni haine ni trique.

Le mal est fait, les amours mortes.
Les pharmaciens jubilent
dans l'arrière boutique

Pardon je m'emporte!
Je passe du COQ à l'âne
(Je préfère l'âne, moins chauvin)
j'oublie la rime barbelée
la prose comme consolation
La prose comme constellation.

Écrire, en se raclant la gorge
Écrire sans sulfure ni histrions
des mots encore à découvrir
sans blesser le passé.
Avec le savoir des lumières
l'exigence des chaumières
A tout feu toutes flammes
que la tempête nous a léguées
Sur papier hygiénique
Sur papier nostalgique
Sur papier sulfurique

Ecrire au bord des voies ferrées
Un sac à malice à ses pieds
Bourré d'alexandrins d' alexandrie
En regardant le train passer
ÊTRE dans ses petits souliers
Sans quitter ses papiers.

Ce n'est pas un état juste
c'est juste un état policier.

Mais pardon je m'emporte!
Je dépasse les bornes d'un terrain piégé

Nous avons voyagé de tendresses en détresses,

entre ciel et mer.
À jouer la belle de l'air nous avons vu - entre vu -
misères et lagunes fleuries.
Dans les paroles des chants populaires, l'épine du pouvoir,
sans rimes ni déchoir. Il fallait tenir n'est-ce pas ?
Cuba île dans l'île oublier des sortilèges faciles
où laStudbaker roule en Volga
où 403 roule en Lada.
Paciencia amigo, paciencia.
Critiquer Castro c'est facile,
critiquer l'homo c'est surfait.
Chanter la chanson latente des tourments en toutes attentes,
briser la parole entre deux mensonges;
pardon, personne ne ment,
juste un silence composé entre vérité et murmure.
C'est fou ce que l'homme peut supporter pour avoir un frigidaire plein,
et ce n'est pas fini,
et ce n'est pas fini.
Faisons les comptes : les ashkénazes au nord,
les séfarades au sud,
Israël sur son île et la Palestine dans ses barbelés,
le monde jugulé entre ciel et mer
entre pouvoir et dollars.
J'écris, tu écris nous vivons dans l'espoir de los compañeros
Rester debout encore au seuil des contradictions.
Je suis juif, oui.
Tu es arabe en vrai à l'aube des médinas.
Finalement, tu sais, aujourd'hui je suis athée de vivre vraiment,
avec les mots de la musique, avec les sons sous-entendus.
Et vous voudriez que j'écrive des poèmes?

Le temps du lilas

C'était le temps du lilas.
Le bédouin l'a dit
Avec un grand sourire.
- Cela ne changera rien pour moi,
Ce ne sera pas pire.

C'était le temps du lilas,
A coups de chars,
Des soldats défonçaient des portes de bois
Que d'autres hommes avaient sculptées
De leurs mains d'artisans.

C'était le temps du lilas.
Un père pleurait sa famille perdue
Dans les décombres d'une maison,
Gémissant et hurlant à perdre la raison.

C'était le temps du lilas.
Des enfants mutilés
Attendaient dans les couloirs l'amputation,
Le regard perdu dans les murs blancs.
Du sang, du sang,
D'une guerre chirurgicale.

C'était le temps du lilas.
Le visage des prisonniers empaqueté
Dans un sac de papier kraft
Identique à ceux des drugstores
Pour emballer les bouteilles d'alcool.

C'était le temps du lilas.
Les femmes tendaient les bras
Vers des causes perdues.
Des femmes en noir, en deuil déjà.

C'était le temps du lilas.
Le bouquet à dix-sept millions de dollars,
Vase et renouvellement d'eau compris.
Une guerre propre en quelque sorte !

Aujourd'hui, c'est le temps du muguet,
Un Euro le brin...
Ça valait la peine d'attendre.
Porte-bonheur clochette
A porter à la boutonnière,
Fête du travail...

Mais qui a vraiment envie
De fêter le travail ?

Que dire sur l'horizon des assis ?

Paysages en dedans,
Rivages d'algues et de plastique,

Les poubelles sont pleines, camarade.

Le regard par-dessus les vagues à l'âme,
La proximité infuse,
Le proxénète en cavale,
La fille de joie n'en mène pas large.
La morale au carcan d'or cisaille
Le cou du pauvre penseur.

- Alors, comme ça,
Tes bourses s'effondrent ?

Que dire sur la perspective fuyante ?
Vallée de l'impossible,
Falaise de granit et de plastique,

Le flipper fera tilt, camarade.

Les yeux dans le brouillard,
Les carambolages carambolent
Sur la 10, la 11, la 13.
Les auto-mobiles cercueils d'enfance.
Rodin en perdrait son latin.
Pauvre penseur.

- Alors, comme ça, tu rêves à gauche ?

Que dire sur la fuyante des lignes?
Panorama des illusions,
Littoral de nos entrailles
De chair et de plastique.
Les hôpitaux grésillent d'attente,
L'oreille au dos du mur,
J'entends susurrer la patience.
Le bal des lits blancs commence.

Retourne le disque, camarade.

Passe du blues aux roches,
Accroche ton sourire à tes bretelles
Et tend tes bras à l'infini.

- Alors, comme ça, t'écris?
- Que dire...
- Mais, t'écris quoi ?
- J'écris Tchétchéne !

Les mots ne sont pas musique,
Vous ne les entendrez jamais chanter.
Ils restent couchés sur le papier
Coincés entre une virgule
Et trois points de suspension.
Ne prennent naissance
Qu'avec la voix.

Les mots n'ont pas de saveur
Citron acide, pomme tendre
Banane, oh ! banane,
L'eau à la bouche vient,
Le fruit aux lèvres.

Les mots ne sont point tactiles,
Ils ne sautent aux yeux des enfants,
Accent aigu, chapeau de gendarme
Restent sagement
Accrochés aux voyelles.

Les mots n'ont pas de couleur :
Bleu, c'est bleu,
Bleu clair, bleu foncé, bleu turquoise,
Bleu infini des mers.

Les mots n'ont pas d'odeur
(sauf mauvaise haleine)

D'ailleurs c'est simple,
Tout ce que n'ont pas les mots,l'argent l'a.

Faîtes vos courses!

Mesdames et Messieurs,

Voici les sujets que nous allons développer
Dans notre édition du soir:

L'attentat du pilier nord de la Tour Eiffel
Qui a fait trois cent dix morts et quarante-cinq blessés
A été revendiqué par
Le Groupe des Chiens en Laisse.
Cette information de la S.F.P.
Rest à vérifier;
Le gouvernement,
Vu le déficit budgétaire
Des trois derniers jours,
A décidé de taxer l'air pur
De dix pour cent.
L'air vicié reste inchangé.
La Tchétchénie a envahi la Russie
Et n'est plus qu'à sept kilomètres de Moscou.
L'armée américaine s'est repliée en Sibérie.
Drame en Provence : manque de morphine.
Soixante P.A. (Personnes Agées)
Ne peuvent mourir décemment à l'hôpital du Joli Rêve.
Une manifestation est prévue devant
La préfecture de Nice.
Jugement du Préfet Gilbert : Non-lieu.
Le Mérite Crapuleux lui a été décerné
Par l'Assemblée Nationale.
Chômage : toute personne relevant
Du statut des Artistes sera
Définitivement rayé de la carte de France.

Je suis un mauvais élève.

Je n'ai pas appris mes leçons.
Le tableau restera vierge
Et tant pis pour la récitation.
J'ai séché l'ennui,
Je cours sur les margelles.
Crever mon regard
A l'infini,
Faire la révérence
Aux nuages.
Regarder bien haut
Pour éviter toute tromperie;
Eteindre la radio
Et chanter même faux
"Le temps des cerises".
Pardon de déserter l'impossible,
Lucidité tue plus que cigarette.

Petit yankee,

Reste assis
Là, sur ton sac.
Mâche ta gomme
Et pense à tout ce rien,
Ce désert de sentiments,
Rumine encore
Ce silence.
Goût d'Hollywood,
Non, tu ne marcheras pas
Sur les étoiles.
L'absurde les a recouvertes
De sang.

Demain tu vas te relire

Trouver tout cela ridicule
La vie des mots s'achève
Au seuil des lamentations
Il faut de bons poumons
Pour respirer à l'aube des versifications
En vers et contre tout
Tousse tes cigarettes
Joyeusement fumées
A l'ombre des soubrettes
Non apprivoisées.

Tout résiste, le vent
Les tremblements sur l'échelle Richter
Tout çà...

Au fait à quoi ça sert ?

Des mots
D'oubli, de nostalgies
Ou si simplement de vies.

Je conterai la misère
D'une feuille blanche
Pliée en quatre pour vous !

Les mots en tête
Sur ce vide d'espace immaculé
Respect
Des mots
A dire pour mémoire
Y'a urgence !
Pirater l'imprévu
Bévue des loisirs en campagne
Vue belle de la ville en oisif.

On ne vous a pas attendus

La vie n'est pas un wagon que l'on prend en marche
D'ailleurs la mort d'un homme n'arrête pas un train
Le temps fait fureur comme le rouge à tes joues
Ne pas être reconnu mais vous reconnaître
C'était la règle si règle il y avait
Pourquoi cette activisme ? pour agiter les dimensions ?
Pour dire je fais ? je fais faire.

Je me plais à faire
Dans la respiration des mots

On n'attend rien
Ni le vent pour gonfler les voiles
Ni les voiles pour cacher le mensonge
Ni les mensonges pour faire une guerre
On attend la bonne nouvelle
Non, pas le messie, ni le jugement dernier

C'est tous les jours
La poursuite de l'infini
Qui se cache dans la grande rigolade
J'aimerais...
Ce mot à lui seul nous fait voyager.

Demain tu vas te relire (1)

Et trouver tout cela ridicule
La vie des mots s'achève
Au seuil des lamentations
Et il faut beaucoup de poumons
Pour respirer à l'aube des versations
En vers et contre tout
Tousse tes cigarettes joyeusement fumées
Dans l'ombre des soubrettes mal apprivoisées
Tout résiste, le vent, les tremblements sur l'échelle de Richter.
Tout ça
Au fait
A quoi ça sert ?
Des mots
D'oubli
Ou si simplement de vie
Ce soir bazar-bizarre-hasard
Bref beaucoup de H aspirés
De la musique des mots
Reste la musique de la rencontre
Restent les yeux humides, l'amitié élastique

Silence

L'habitude, une maladie d'assis

Le nom des villes qui chantent

Ne me fait plus rêver
Le hasard mal rasé vient frapper
Au seuil de l'enfance
La terre cède sous les pas
En linceul d'incertitude
L'aube ne ment pas : c'est le désespoir

Le monde transpire ses nouvelles
Politiciens en quête d'absolu
Salle des pas perdus
Juges vendus
Banque route autoroute
Guerres des uns et des vises égaux
Et coup de gong pour oublier tout ça

Le nom des villes qui chantent

Ne me fait plus danser
Les jours de pluie je reste assis
Un livre sur les genoux
Lu en transparence
L'atlas des sentiments
Et parfois me mets à pleurer

Le monde transpire ses nouvelles
Jouets en plastique bon marché
Froid au delà des tentures
Bises pour les mal logés
Nourritures coloriées
Jeux de l'oie pour société
Mais qui sautera la douairière ?

Le nom des villes qui chantent

Ne me fait plus valser
L'amour et la mémoire
Pour tout armement
La rage et l'espoir
Pour tout changement

Le monde d'en bas va se réveiller !

Icare

Quand je serai vieux
Je fabriquerai un planeur
En papier mâché
Avec tous les mots d'amour
Mâché dans ma jeunesse

Le cachet de la poste faisant foi
Je pourrai croire en ces mots bleus
Aux ailles de velours
M'envoler enfin entre nuages et terre
Voir le monde sans retour

Je planerai longtemps
Entre vents et sentiments
Au plus haut de mon cœur
Sans autre émotion
Que salive sèche

La mémoire me reviendra
Les yeux de ma mère
La fureur le mon père
Les dimanches perdus
Le rire des mes enfants

Les migrateurs m'accompagneront
Sans passer de frontière
Le tapis argenté de l'océan
Tracera ma route
Plus loin chantera le vent

L'aéroplane prendra de la hauteur
Le soleil jaunira les ailes de souvenirs
Les feuillets se détacheront
En mille lamelles de regrets éternels
Et je tomberons
Tomberons

Quand je serai vieux
Je fabriquerai un planeur
En papier mâché
Avec tous les billets d'amour
Digérés dans ma jeunesse

Tévé

Midi quinze
Certains à table
D'autres aux gamelles
Le présentateur annonce la couleur
Infos virtuelles en arpège
Collage sarcastique
Jeux de dentelles
Attention certaines images
Peuvent choquer
Commentaire :... violence à Haïti. Visuel : un homme carbonisé sur le trottoir
Entre deux pubs
Loin de la petite Viet'
Courant sous les bombes de napalm
Combien de pubs
Crèmes de jour
Parfum de soirée
Chemise de nuit
Café corsé
Quatre-quatre tout terrain
Entre ces deux images
Attention une image
Peut en cacher une autre
La banalisation de la terreur
L'accoutumance à la peur
L'indifférence de l'autre
L'enfer c'est les autres
Vivre c'est les autres
C'est cela...c'est cela
Des phrases en sourdine
Sardines en boîte
Tout est en place
Sur les rayons Carrefour
Des inquiétudes et mensonges
De certitudes.
L'histoire dans les livres
Fermés rangés
En bibliothèques d'oubli.
La grande canicule
Réveille les statistiques
Chacun compte ses morts
Sur les doigts de la foule
Finalement "les vieux"
Ça sert pas à grand-chose...
Point de suspension sur-pension.
Traînons dans les bistrots
Il y fait chaud.
Désertons les guerres froides
Dansons au son accordéon
Tous à la queue leu leu de l'impossible liberté.

Dans les boîtes à chaussures il y a des photos

Lire dans les jambages des jours heureux
L'insouciance jeunesse au sourire carnivore.
Les clichés jaunis de celui-ci, celle-là
Se revoir en culotte courte, cheveux en brosse
Penser au temps passé en conjuguant l'avenir
Traces de bromures mortelles aux sentiments
Un regard et c'est déjà trop tard,
La tendresse se fige sur papier glacé.

Le monde traîne son album souvenirs,
Mais personne pour l'ouvrir.
Personne pour voir les images,
Ni lire les mots du grand cahier de vie
Toujours recommencer.
Les guerres, les famines, les maladies,
Le tremblement de la terre, les morts.
Mais que font les vivants ?
Ils laissent des traces pour guider le suivant,
Des traces inscrites dans le marbre,
Dans l'ivoire des parchemins,
Des traces de sang.
Et l'homme s'en lave les mains.

Dans les boîtes à chaussures il y a des photos.
Celles d'une vie :
La mienne.
Ma route serait désert sans le tracé des autres.

1 Avril

Sans blague...
Nous rions toujours des poissons plantés dans le dos.
Nous rions jaune si, en nous approchant nous pouvons lire les nouvelles imprimées dans le papier découpé, que d'arêtes !
Queues de poissons mensonges nageant dans les contradictions, malheurs des uns, ricanements des autres, une vieille histoire déjà.

Alors, rions !
Rions d'un rien, l'humour fait la force.

Plus de poèmes pleurnichards, de textes revanchards, de déclarations d'intention, de manifestes infestés, d'infectes couleurs délavées - le rouge devient rose dans la grande lessive, plus de bien sûr évidemment, de marche arrière, de créneaux languissants, plus de pétitions aux mille signatures, de livres réclamations, plus d'acclamations du peuple dans son jardin d'acclimatation, plus d'animaux sauvages en cage, tiens, même plus de cages !

Plus rien

Un grand rire à l'unisson, une fusion désopilante, un jour neuf sans dessus-dessous, ni devant-derrière, sans le sou, tout sur le champ, tant mieux, et tant pis pour eux : les tristes

Le train de l'aube (Madrid 11/03//2004)

Le train de l'aube n'interrompra pas sa course.
Les paysages, les gens défileront.

J'aimerais pourtant m'arrêter à chaque gare
Aussi simple soit-elle
Pour y compter les oiseaux rares.

A peine ai-je le temps
De fermer les yeux
Qu'une nouvelle saison s'annonce,
Qu'un neuf cheveu blanc me pousse en tête.

J'aimerais pouvoir
Contempler tous les quais
Les trains qui ralentissent en grincements musicaux
Admirer l'herbe qui pousse entre parallèles
Et deviner le crépuscule
Du soleil couchant.

Sans penser qu'un train peut en cacher un autre

A Etienne Roda-Gil

S’agit-il de passer le temps ? De laisser le temps passer ?
D’attraper le temps au passage ?
De le paysager ?
De tricoter avec des aiguilles quelques chaussettes invisibles ?
L’instant, l’instant, celui où la pensée vagabonde, rapide,
se fige dans le souvenir (passé) s'échafaude dans l’avenir.
Les fondations sont faites d’erreurs, de réussites du temps passé.
Du vécu dépend la solidité de nos constructions.
Quand il faut trouver le chemin, la nuit a ses cris et sa vie.

Parfois le ch’ti poème du mardi m’ennuie.
Encore un message murmuré au vent, encore des mots acides dilués par la pluies,
mot amer sans rivage,
sans bitte d’amarrage autre que ce bar.
S’accrocher à la continuité entre deux bières,
dire et rêver ce monde égalitaire, puis retomber par terre,
brisé par les contradictions et la bêtise sub-urbaine.

Etienne Roda-Gil est parti une veille de Treille, ce faiseur de mots simples comme
l’on respire disait : “On est toujours là on l’on veut aller. Ça s’appelle le destin.
Ce n’est pas une question de talent, c’est une question d’être sensible aux choses qui vous ont
touchés quand on est enfant, des choses qu’on a lues, des tableaux qu’on a vus. La couleur, le
bitume. Les odeurs de la pluie”.

Ce soir, il pleut dans mon coeur comme il pleut sur Lille,
mais ce sont des larmes de devenir, la tendresse transpire.

Je crois encore au chapelet de paroles d’étoiles.

Conte colorié

Il était une fois...

Un homme en gris traînant sa mélancolie dans une ville inconnue,
cherchant un bouquet de couleurs à offrir à sa belle. Un bout de ciel bleu pour emballer du rose, une feuille verte dentelle d'affection, une souris jaune nonchalante, un rouge à mettre aux lèvres, du brun douleur profonde, du violet baba -cool, du blanc pureté des glaces, une orange d'Aîfa à peau grainée, du mauve barbe à papa, un brin de lilas pour les narines, une touche de noir jour de tristesse, du marine justement pour elle, et, de l'or opulente richesse.
Ha ! j'oubliais: le mimosa annonce de printemps !

Mais il n'a rien trouvé de cela : Il était "marron".